

## PRÉFACE

*Alors que Bien-aimées, le premier volet de Brillants Soleils, se déroulait tout au long des années 1990, Carnets de Londres se limite à un long week-end, hors du temps des horloges. Cette seconde époque joue le roman dans le roman : c'est Londres et Anet (Eure-et-Loir), aujourd'hui ou demain. Prolongement et ouverture du tome précédent, volet manquant du diptyque, celui de la vie. Londres, cité de verre, smartphones et réseaux sociaux, Notting Hill, Portobello Road, le New British Museum. Flashback sur Anet, en écho à Diane de Poitiers, c'est Lady Diana, la « princesse du Peuple » et son symbolique mémorial qui sont sanctifiés. Une pensée pour la princesse de Kent.*

*Pour Lara Schiller, romancière en devenir et sosie lunaire d'Amélie Nothomb, la tâche est dure : corriger les épreuves de son premier livre avec sur le dos une correctrice littéraire lesbienne à forte personnalité et quatre nièces qui lui en font voir de toutes les couleurs – elles ont l'âge du rôle. Carnets de Londres est une charge sympathique sur notre époque, l'écriture, le monde de l'édition et des médias. Depuis cet hôtel de Portobello (miroir inversé du sous-sol d'Anet), Lara écrit, elle se*

*souvient de tout, son enfance, son adolescence à Anet, le sexe, l'alcool, la littérature, l'ailleurs : elle aime tout, jouit et s'inspire de l'instant présent. Inquiète de la dégradation des mœurs et vu son adolescence, elle est vigilante.*

*Écrire, quête d'éclaircie, de compréhension. Lara se souvient d'Anton, de ses intrusions barbares, mais elle ne renonce pas. Profondément, elle aime les gens, elle savoure la vie (rituel du thé, cuisine indienne, alcool...) et elle écrit des mots contre-oubli. Quinze ans après la mort d'Anton, infâme beau-père, régent pitoyable, esthète infernal et tyran sadique usant du corps de Saskia Schiller et de sa petite sœur Lara sous les yeux de leur mère, Freda, l'alcoolique démente, bourreau matriciel dans cette bourgade d'Anet fin des années 1980, avec dans l'ombre du château de Diane de Poitiers des visages faussement ou vraiment bonhommes et certains aveugles, sourds ou muets.*

*Diptyque, oui, fresque en mouvement perpétuel, flux qui caractérise Muriel Cerf, sa plume, pinceau allègre et musical, les références pour preuves : La Callas, Shakespeare, Berlioz, Homère, Mick Jagger et aussi Pete Doherty, « The Last English Roses », et Amélie Nothomb à qui elle s'adresse directement. Pas de sectarisme, de snobisme condescendant, un brassage vibrant de savant et de populaire, de classique et de contemporain, uni par sa voix : son style.*

*Prose poétique, virtuosité sensuelle, allure, fulgurances, rien ici ne s'arrête, toute borne proscrite, la digression règne (observer de près la ponctuation – l'usage du tiret, les points dans les parenthèses), le télescopage (déjà, dans Bien-aimées, cette vision : « rien ne se passe linéairement – on vous ment ») est total ;*

*pourtant pas de chaos, au contraire, loin des trames scénarisées, du visuel, du prémâché, de ces romans mondialisés si bien ordonnés, si bien étiquetés : une clarté à gravir, de l'œil, de l'oreille – lire à haute voix permettant d'apprécier plus encore le rythme du texte.*

*Lumière à cueillir, morcelée (touches musicales, picturales, littéraires, cinématographiques) face à l'âpreté, la violence, la claustration, les rapports de domination, l'assujettissement, le poids du corps, la sexualité (tantôt dégradante, tantôt libératrice), la bêtise, le manque d'amour ; sordide exclu, pas d'accroupissements à l'étalage (Lautréamont), de contemplation de caniveau, la beauté est là, même voilée (Salomon, figure centrale), même dans des expériences-limites (parenté de Georges Bataille) et que les personnages, pèlerins vacillants, tentent d'atteindre.*

*Acte tranchant, principe de vitalité, l'écriture est cruciale, décisive, se construisant à mesure des pages, couche après couche, strate après strate, Proust et Joyce pas loin, gigogne superbe, presque enfantine, le jeu restant essentiel, vecteur de liberté, fronde contre ce monde adulte, furie comptable et médiocre que Muriel Cerf combat. Cette fresque de province des années 1990 et cette frénésie londonienne contemporaine renferment la plupart des références et contes de mauvaises fées abordés dans chacun de ses romans.*

*À la mi-temps de l'écriture de Brillants Soleils, consciente que son cancer foudroyant l'emporterait, Muriel s'est substituée à la narratrice à deux reprises, abordant de plein front la notion de notre conception dont nous ne savons rien ni ne saurons rien que l'unique expérience qui nous soit accordée, notre existence, mais surtout ce passage du vivant au mort. Accepter la mort,*

*son approche et sa grâce, que d'elle nous n'avons rien à redouter et qu'elle se passe dans les meilleures conditions possibles. Non pas « l'attente de Dieu » chère à Simone Weil, mais son approche, son contact, cette harmonie qui se devrait d'accompagner chacun dans cette épreuve libératrice.*

*Une révolte passionnée, amoureuse (« un livre n'est que de l'amour »), un non-acquiescement, trait de tout poète (« Je n'écrirai pas de poème d'acquiescement », note René Char dans Fureur et Mystère), trait de tout auteur d'importance, l'artiste n'étant jamais pleinement de son temps, voyant décalé, attentif à ses impasses, ses compromissions, son absurdité, et proposant, de son poste d'observation, une parole alternative, une dissonance, un enchantement.*

*Retirée à Anet avec son mari, Muriel Cerf se consacre à l'écriture de ce conte symphonique, féerie écrite et dernier opus. Entrepris le 26 juin 2008 et achevé le 15 mai 2012, quatre jours avant son décès, Brillants Soleils offre un texte-voyage, lyrique, critique, lieu vivace où les contraires s'aimentent, se répondent, se surpassent – le crime côtoyant le châtement, la haine l'affection, un espace ancré dans le présent (celui qu'on nous impose, la banalisation de la pornographie, les guerres, la violence, l'incommunicabilité et la montée de l'analphabétisme à l'heure d'Internet et du savoir dans la poche de chacun). Puisant dans le passé, tourné vers l'avenir ; animal polymorphe, serpentif et caressant, courbe et griffu, hostile et bienveillant, spécimen d'une espèce en voie de disparition : un vrai roman, d'une vraie romancière.*

*Muriel aura écrit trente-sept ans auprès de sa grand-mère et dicté à son mari durant vingt ans. Le 19 mai 2012*

*à 20 h 15, en présence de Charles Hurbier, ami musicien de plus de trente ans, ange Heurtebise et unique témoin de ce dernier antivoyage, Muriel Cerf, soixante et un ans, s'éteint paisiblement dans sa chambre, le sourire d'une enfant aux lèvres : Brillants Soleils.*

Guillaume SBALCHIERO  
et Stéphane PIETRI



*« Nous n'irons plus aux bois  
Les lauriers sont coupés  
La belle que voilà la laiss'rons-nous danser  
Entrez dans la danse, voyez comme on danse,  
Sautez, dansez, embrassez qui vous voudrez.  
La belle que voilà la laiss'rons-nous danser  
Et les lauriers du bois les laiss'rons-nous faner  
Non, chacune à son tour ira les ramasser  
Si la cigale y dort, ne faut pas la blesser,  
Le chant du rossignol la viendra réveiller  
Et aussi la fauvette avec son doux gosier,  
Et Jeanne, la bergère, avec son blanc panier,  
Allant cueillir la fraise et la fleur d'églantier.  
Cigale, ma cigale, allons, il faut chanter  
Car les lauriers du bois sont déjà repoussés... »*

*« Nous n'irons plus au bois »,  
ronde enfantine, xv<sup>e</sup> siècle*

*« Louée soit la joie, et louée la douleur ! L'une  
et l'autre sont sœurs, et toutes deux sont saintes.  
Elles forgent le monde et gonflent les grandes  
âmes. Elles sont la force, elles sont la vie, elles sont  
Dieu. Qui ne les aime point toutes deux n'aime  
ni l'une, ni l'autre. Et qui les a goûtées sait le  
prix de la vie et la douceur de la quitter. »*

*ROMAIN ROLLAND  
Michel-Ange*





*À Notting Hill, Lara Schiller écrit*

La vie sexuelle de ma sœur fut aussi prodigieuse que la mienne, un désert mirageux et haletant sous des soifs amères. Pour plus tard, le récit de mes quelques expériences (précoces, pataudes, hétérosexuelles), avec les rares prétendants qu'entre monts et vaux de notre ancienne Gaule, suscita ma disgrâce – la beauté effraie, qui est une forteresse, la laideur encourage, que rien ne défend, qui est à la portée de tous, havre accessible et chemin praticable, d'une offerte au jeu ou terrain vague mollet où se rouler à l'aise : avec les laides, inutile de prendre des gants, aller droit au but, ignorer les préambules, la succession de démarches reptiliennes imposées par la cruelle – elle l'est forcément – et la préjudiciable dépense d'énergie qu'implique ce parcours d'obstacles qu'on appelait jadis « faire sa cour ».

La dépense courtisane peut aussi atteindre un coût prohibitif : énumérons, dans le désordre et entre sérénades et suppliques, l'affligeante astreinte

des dîners aux chandelles, où, mort de faim, converser pathétiquement au-dessus de la flamme si romanesque et de ce gigot qui refroidit si vite – la parure de diamants ou les créoles de pacotille, selon la solvabilité du prétendant, et les séances de cinéma, et les chocolats suisses, et les traits d'esprit – les belles sont épuisantes –, parmi toutes les carambouilles torturées de l'état amoureux que suggèrent des yeux de chat, une bouche pulpeuse et leurs passe-droits souverains... Ce grill fumant sur lequel on vous tourne et retourne est-il si agréable, quand l'autre vous attend, naine boulotte au sourire avenant, quand la belle a toujours l'air de vous ignorer, si ce n'est de vouloir vous cracher dessus, attitude de retranchement offensif impartie à une stratégie congénitale et destinée à la montée des enchères ?

Avec le Picasso, là, nul besoin de ces accablantes manœuvres, le Picasso est conquis d'avance, rissoyant et gratuit, c'est elle, la laide, qui paierait pour qu'on daigne lui jeter ce regard qui la comble et déconcerte d'entrée : va-t-elle, vont-elles se plaindre si de robustes gaillards pubescents (en zone rurale, le sacristain, le fils du gendarme, celui du taupier), bombant un torse d'orang-outan, se jetant sur elles dans un élan de catcheur, les assaillent tout de go – portent-elles ou non un slip restant la question que nul n'élude, et j'ai dix ans à peine et du sperme à la lisière d'une chaste culotte Petit Bateau, quand la brusquerie moite de ces tripotages champêtres me détourne du sexe fort et induit le cours dit « déviant » de ma libido : je n'aime et n'aimerai jamais que les femmes, sveltes chasseresses aux longs cils et aux doigts magiciens, parmi lesquelles ma sœur,

et cette Eunice Fersen à qui vont mes remerciements pour 1) avoir su éveiller mes sens transis, 2) vaincu la claustrophobie qui lui défendait d'emprunter le tunnel sous la Manche et de me visiter le week-end à Londres, 3) aidé ma plume à trouver les accents et l'opiniâtreté nécessaires à la rédaction de cette chronique qui doit fort peu à l'imaginaire, 4) m'avoir appris à me méfier de l'imaginaire, qui tourne vite à la contrefaçon, 5) usé de tous les moyens et des plus tendrement coercitifs, pour me contraindre à pratiquer, dans un texte pléthorique, un émondage salutaire.

Salutaire, certes, s'il valut à mon ouvrage, intitulé *Poupées russes*, le 18/20 octroyé par le comité de lecture de la maison Moëbius où, à son siège germanopratin, Eunice Fersen occupe le poste éminent de directrice de collection : ce 18/20 ne consacrait rien d'autre que ma condition d'écrivain, soit de femmetronc, assise de jour comme de nuit, croupe écrasée, lombaires tassées, dos limé comme d'une scie incendiaire, consignée sur les bancs arides d'une école perpétuelle, et avec ça, à la merci maligne d'une critique aux aguets... Voici une autre épreuve, mais que n'aurais-je fait pour plaire à Mlle Fersen et briller à ses longs yeux de biche perspicace ? Que n'aurais-je fait, quand les miens étaient ronds comme ceux du merle ?

Au sein de la maison Moëbius, on donne à Mlle Fersen le surnom explicite de *Fräulein SS*, pas seulement à cause des bottes qu'elle porte avec l'élégance d'une dominatrice affable – et cent ans à guerroyer avec Fersen et son autorité puriste, ceci à propos de cette damnation, les coupes dont châtier

le texte – pour, lénifiées par un chaleureux porto, nous réconcilier au mieux : à peine descendue du *shuttle*, Fersen défait sa redingote à brandebourgs, tire ses bottes écuyères, les garnit d'un embauchoir (toujours cette rigueur), ôte à la volée son pantalon à pinces et sa chemise à fines rayures et au col immaculé (toujours ce chic de jeune lord, teinté de crânerie prussienne), paraît en sous-vêtements parme, violine ou noirs, m'offre, au terme de l'effeuillage, l'image d'une sculpturale amazone – et quoi de plus paradoxal, de plus féminin que les arabesques mutines dont une guipure fleurie tatoue la plénitude onctueuse de ses seins vulnérables ? En vérité – la seule qu'elle réserve à l'intime et l'occulte de jeux où elle excelle, Mlle Fersen est un brasero. Mlle Fersen compare gracieusement mes yeux de merle aux baies du sureau ou à quelque chose du genre, et nous tirons la portière –, le drapé d'un baldaquin pourpre, sommant le lit de la chambre élue par la belle Eunice dans notre hôtel de Portobello, bercail délicieusement confiné et décor pivotant où, au gré de mon roman (roman ? ce sont des Mémoires que seule la puissance frémissante du souvenir trahit et hante forcément), on en dresse un autre : France sylvestre aux chênes druidiques, c'est celui de *Poupées russes*.

Pour l'heure – *Let's make love* : tout autant qu'une matière en fusion et baptisée « Stromboli », la chambre de Mlle Fersen a l'éclat sourd, le rougeoiement impérial d'un bordel chinois. Avoisinante, la mienne, dite « Vesuvia », n'évoque rien d'éruptif, mais plutôt l'éternel cosy-fleuri britannique – ou bien ce volcan tout juste rosissant est-il éteint comme ceux de l'Auvergne ? À chaque étage du Portobello Inn,

les chambres portent un nom dont la connotation particulière témoigne de l'esprit fertile des propriétaires du lieu, qui sont mes beaux-parents par alliance : les Dobbs seniors, John et Jeanne, engendrèrent un Kevin, fils en tout point unique et exerçant ses talents sur l'une des plus prestigieuses scènes de notre vieille Europe, cette Comédie-Française que j'ai explorée de fond en comble, du côté cour au côté jardin et aux loges, dont celle où Dobbs le Hardi, dès la tombée du rideau, n'hésite pas à honorer ma sœur qui m'avoue que, parfois, le comédien ne s'est pas complètement extrait du personnage, et de Roméo ou de Marc-Antoine, lui laissant l'impression saisissante d'avoir copulé, à tour de rôle, avec ces héros immortels – que, ma foi, Marc-Antoine était mieux que l'huissier de *Turcaret* ou le petit marquis du *Misanthrope*, et que, parmi ces amants processionnaires, elle a quelque mal à identifier son mari et père de ses enfants. À ce propos galant, approche Eunice Fersen, toutes voiles dehors et agitant les plumeuses bordures de marabout de son déshabillé, *let's...* Je n'en ouvre que plus grand mes yeux en billes noires, et nous n'éteindrons pas la lumière – le fanal rubescent du claque de Shanghai, soit la chambre 33 d'un gîte londonien au toit accablé d'une pluie torrentielle.

\*

Ma laideur, donc : allons pour ce pensum. Ma laideur et mon sort (tout, vous ne l'ignorez pas, dépendant de l'emballage) dépendaient, eux, de deux

protubérances jumelles – essentiellement, de mes joues, si pour le reste, de susciter la vision disparate d'une carafe pansue à col étroit et de cuisses en jodhpurs, blanches et oscillantes comme le croupion d'un pétrel, peut suffire au portrait. À dissimuler l'ensemble, en pied, une ample bure monastique aurait fait l'affaire, mais restaient mes joues : je naquis avec des joues rédhibitoires comme le nez de Cyrano, des joues qui affublaient mon visage tel un fessier posé dessus – ce qui est le propre des nourrissons, avant que celles-ci ne diminuent jusqu'à atteindre une forme ovale ; or, mangeant tout mon faciès et refusant de décroître, demeurèrent mes joues de pleine lune, d'une pâleur qui n'évoquait ni les lys ni les roses, mais la peau membraneuse du lait bouilli – et qu'afin de les creuser j'avalais et mordais sans autre résultat que de les mortifier d'aphtes perlés de sang ; pour filer la métaphore animalière, c'était des joues de morse dit vache marine, aussi tombantes que mon menton et décourageant, envers moi, tout élan miséricordieux : qui a de grosses joues est bien nourri, en bonne santé, fait envie et non pitié – quand je vous le disais –, entre autres louanges dont vous vous passeriez, vous qui savez fort bien que seules les Traviata consumées et squelettes préraphaélites font, devant un public prosterné, salle comble.

C'est une tragédie que les joues car, précisément, elles excluent le tragique, le passionnel et ses tourments, car elles en appellent au prosaïque et jamais à ce sublime que suggèrent leur excavation et leur délicate poésie morbide (voir Mlle Fersen, voir la troisième de mes nièces), ni à ces élégies qu'on voue au maigre visage de stars marlénienes (voyez les

mêmes). Allez plaindre quelqu'un qui a des joues. Ou alors il faut être inuit, et je suis – nous sommes, moi et ma sœur – originaires d'Anet, Eure-et-Loir, gemme verte et blonde, bourgade secrète tapie à l'ombre d'un château arachnéen – c'est l'autre décor, et sa prospère campagne où l'on loue le bétail d'être gras. Munie de joues, vous êtes l'image d'une rusticité bonhomme, on vous les pince, on vous demande comment ça va et ça va tout naturellement, vous n'avez droit à nulle mélancolie photogénique ni à la plus bénigne dépression nerveuse, vous dont, sans vous demander votre avis, les joues témoignent d'une constitution à la vigueur inaltérable, et c'est alors que vous commencez de haïr l'humanité. De facto, votre destin est tracé par la sphère double de ces pare-chocs qui empâtent et confondent vos traits dans un seul masque de clown triste – de cette tristesse qu'on vous refuse en bloc. Plus tard, quand vous en aurez – tout de même – suffisamment morflé et à l'approche de la ménopause, il restera – c'est comme si j'y étais, quand je n'aborde que le mitan de ma vie – de vanter vos qualités morales, faute d'en trouver d'autres dont faire l'apologie.

Plus tard, et en ce qui me concerne, avant la transformation que je dus à Mlle Fersen, plus tard, si vous prouvez un aplomb et une répartie également vachards, vous serez de celles à qui l'on concède du caractère, voire du chien – c'est que pour un peu vous mordriez – et un profil nobiliaire, pourvu que votre nez soit celui, fièrement busqué, du rapace, en sus d'être braves, car vous êtes braves, au fond, ce fond que nul ne se hasarde à explorer, et débordantes d'une énergie altruiste, toutes Mère Courage – du

courage, il en faut, en effet, quand jamais un conducteur de bus ne vous a dit alors que vous compostiez votre ticket : « Bonne journée, belle enfant. » À la laide revient le regard *expressif*, ce qui passe sous un silence d'urbanité craintive les yeux en meurtrière d'où s'attendre à un jet de poix bouillante (ceci, au cas où l'âge et l'aigreur aient fait de vous une mégère intraitable) : à trouver quelque chose pour amadouer celle qui n'est pas la belle mais la bête rapplient les arguments finaux destinés à fléchir le fauve écumant en sourdine, et l'on vante votre port de reine quand vos cervicales bloquées vous raidissent le cou, et l'on surenchérit à propos de votre modestie, vertu obsolète qui n'est que le souci quotidien de masquer votre handicap, ce à quoi, hormis le froc du bénédictin, seule la burqa serait de quelque intérêt. Sinon et sans ces parades, vous offrez la transparence inquiétante des fœtus et des fantômes, agoniseriez-vous sur le pavé que nul ne s'en apercevrait, cas qui est celui des SDF, corps massifs qu'on contourne avec une prudence proche d'une terreur sacrée : c'est sans déranger personne que nous pouvons, vous et moi, expirer au beau milieu d'un trottoir et d'une foule hâtive qui n'en pressera que mieux le pas – ils ont des choses à faire, un lieu de travail où se rendre à petites foulées péremptoires, c'est ça depuis la sortie d'Eden.

Je travaille moi aussi, bien que ce labeur-là ne soit pas mieux considéré qu'un hobby dominical ; je travaille – j'écris, c'est la seule chose que je sache faire et qui n'implique aucun déplacement temporel, mais,



performance moins routinière, de pousser les murs. Dont acte, dans l'austère, l'extravagante capitale du Royaume-Uni où, rencognée au fond du salon de thé du Portobello, en l'attente des épreuves de mes *Poupées russes* et de leur *bon à tirer*, je brouillonne des carnets dont, jusque-là, il n'y aura eu qu'Eunice Fersen pour prendre connaissance. Ici Londres. Ici, je me demande quel titre donner à la suite du récit que j'ébauche sur lesdits carnets et qui, au cas où un hypothétique succès galvanise ma plume, serait un tome second, voire l'amorce présomptueuse d'une tri- ou tétralogie (doux Jésus ! autant casser des cailloux) ; je me demande si, à honorer le contrat faustien me liant à la maison Mœbius, qui ne stipule pas moins, au nom du droit de préférence, que la remise de cinq, oui cinq, manuscrits (j'en ai jusqu'au jour du Jugement), mon dos et ma main offriront la résistance requise, quand une lombalgie et des crampes mortifient déjà l'un et l'autre – Mère Courage, *indeed*. Titre ? En voici un qui me vient, lorsque Meg Dobbs entre, chantant à tue-tête « *It is a hard day's night, and I'd been working like a dog...* » – à tue-tête, c'est au pied de la lettre, et l'aigre fausset de la benjamine, à noyer l'Angleterre sous une cataracte céleste – ce titre, donc : « Les hommes ont raison, et autres histoires insensées », qui aurait le mérite d'instruire Meg et ses sœurs d'une des plus infaillibles réalités de la vie.

Plantée devant ma table, mon thé et mes carnets que relie le maroquin rouge, Meg trépigne. Meg veut, en ma compagnie, voir et revoir les momies du British Museum, et je suis ferrée en matière de momies car momie moi-même, c'est ça, mon rossignol,

sourit la copine des momies qui, au regard d'une gamine butinante et vibrionnante, en a la figure cireuse et l'immobilité surnaturelle – qui est sa tante et, bien que quasi embaumée, la plus accommodante personne du monde ; c'est ça, et quoi encore ? ce béret ? En proie à une convoitise supplicante, Meg Dobbs sollicite sans délai qu'on (que je, toujours l'accommodante, etc., et que deviendrait-on sans moi ?) lui achète un béret écossais à pompon et dominante fauve, qui coiffera ses cheveux courts et frisés comme ceux d'une Africaine et d'un roux ardent comme, pour beaucoup, ceux des citoyens britanniques.

Meg me considère du haut de ses neuf ans et de ses yeux verts comme ceux de sa mère Saskia Schiller, Meg n'a rien d'autre que la couleur de ses iris pour prouver sa filiation avec Mrs K. Dobbs, née S. Schiller – et je me demande avec quel barde gaélique ma sœur S. née Schiller a-t-elle impudemment trompé son conjoint lorsqu'il était absent... Chœur des quatre filles Dobbs, gouailleuses : « Et Tatie Lara, en train de bosser ! » ; Tatie Lara, in petto : oubliant l'amant gaélique et nous fiant plutôt au cycle œstral de S. née Schiller et à celui des saisons où les théâtres clos laissent leurs acteurs à une annuelle villégiature, nous pourrions en déduire que Meg ait été conçue, non près du lac d'Inverness et d'une étreinte coupable, mais dans un palace mexicain où séjournait un couple légitime et où, entre hamacs et visites de ruines mayas, d'une seule éjaculation déterminante, Margaret Dobbs, solidement arriérée sur la luge ovarienne, commençait sa glisse insensible dans la trompe de Fallope – pendant que

certes, j'étais en train de bosser, la justice n'étant pas de ce monde ; pour ma part et en dernier lieu, je me demande comment Eunice Fersen, me découvrant dans le salon de thé, a pu m'accorder quelque attention : *Le mystère de l'amour est plus grand que celui de la mort*, chante Salomé, et je m'en tiens au livret de Richard Strauss. Encore quelqu'un qui avait cette raison dont Eunice semble avoir trouvé les fondements universels.

— OK pour le béret, dis-je à la petite Meg, qui file dans sa chambre après m'avoir rougi le front d'un baiser fardé – neuf ans et ça se maquille, si ce n'est pas la fille de Kevin, c'est celle de ma sœur, dans tous les cas dont celui où l'aurait bibliquement connue un hérauldique rouquin des Highlands, le lascar n'étant autre qu'un membre de la parentèle écossaise du mari abusé. (Kevin Dobbs dispute une interminable partie de poker chez un sympathique rasta, brocanteur au Portobello Market, ma sœur, entre deux portes, offre non à un personnage frais sorti du répertoire classique, mais à quelque vigoureux Macduff un moment inoubliable – qui le restera, en effet, si Margaret en est la conséquence. Avec des *si*, n'est-ce pas... ) *Allein was tut's* ?<sup>1</sup> chante cette Salomé qu'écrasera sous ses boucliers la soldatesque d'Hérode, va pour le béret à pompon et pour les origines incertaines de Margaret Dobbs, renarde aux yeux lustrés. Margaret Dobbs dormira sans se démaquiller, qui, de bonne heure, n'a que de condamnables habitudes et la chance qu'on ne lui en inculque aucune autre.

---

1. Qu'est-ce que ça peut faire ?